
Un illustre uraniste du XVII^e siècle

Jérôme Duquesnoy.

Sculpteur Flamand.
par Georges Eekhoud.

Jérôme Duquesnoy né à Bruxelles en 1602 et mort à Gand le 28 septembre 1654 dans des circonstances particulièrement atroces, fut un des plus grands sculpteurs du XVII^e siècle, et l'égal, sinon le supérieur de son frère François Duquesnoy que les critiques vulgaires et d'esprit étroitement puritain dont nos temps sont encore affligés, feignent de lui préférer parce que lui, Jérôme, se rendit coupable du soi disant crime ayant entraîné la destruction des Sodome et Gomorrhe.

Comme François, son aîné, Jérôme fut l'élève de leur père, Jérôme Dusquesnoy le Vieux. A peine âgé de dix neuf ans (1621) il rejoignit son frère François à Rome où celui-ci étudiait avec enthousiasme et ferveur les grands maîtres de la Renaissance, et y acquerrait cette élégance

*) Roberty kannte wohl noch nicht: „Mes Communionen“ und das Meisterwerk Eekhouds: „Escal-Vigor“.

et cette harmonie de formes qui devaient compléter ses dons de robuste et cordial Brabançon. Jusqu'à ce moment le frère cadet n'avait été que simple apprenti en l'atelier paternel, mais doué d'une âme intrépide et d'un tempérament aventureux il partit plein d'ardeur avec la volonté de se perfectionner dans la profession qu'il avait élue et où l'un des siens avait excellé, où un autre promettait de s'illustrer à son tour. Guidé par les conseils de son frère il commença par faire des copies des chefs d'oeuvre de l'Antiquité et de la Renaissance. Mais bientôt il se trouva de force à s'essayer, lui aussi, à la création; et dans la taille du bois, de l'ivoire et du marbre, dans le modelé des chairs, dans le jeu des muscles et des attaches, dans le bonheur des mouvements, dans l'expression de la beauté féminine, mais surtout dans l'épanouissement ingénu et la gaucherie potelée des figures enfantines il devait égaler et même surpasser son frère François, l'auteur du délicieux *Manneken Pis* de Bruxelles, à telle enseigne qu'on a souvent confondu leurs enfants Jésus, leurs petits saint Jean Baptiste, leurs anges et leurs cupidons.

Autant ils se ressemblaient par les aptitudes et les goûts artistiques, même par la conception et la facture de leurs oeuvres, autant ils différaient, paraît-il, d'humeur et de caractère. De fréquentes querelles se seraient élevées entre eux. D'après certains biographes, un peu suspects de partialité pour des motifs dont je touchais un mot en commençant, Jérôme aurait eu un caractère ombrageux, emporté, envieux et cupide. La légende veut même que son frère finit par le chasser, révolté par ses mauvaises moeurs, et que plus tard, pour se venger et aussi pour lui voler son bien, le cadet aurait empoisonné son aîné. Mais il n'existe aucune preuve de cette haine et de ce crime.

Quoiqu'il en soit les deux Duquesnoy se séparèrent quelque temps après le séjour que fit à Rome le célèbre

peintre anversois Antoine Van Dyck. Le disciple favori de Rubens s'était lié aussi bien avec Jérôme qu'avec François. Leur souci de grâce et de vérité était fait pour lui plaire et il devait priser leur talent à tous deux. Les particularités de leurs relations amicales eussent été faites pour nous intéresser, malheureusement on ignore presque tout du séjour de Van Dyck à Rome. On prétend qu'il se hâta de quitter la ville éternelle choqué par la trivialité et la crapule de la colonie artistique flamande. Tout nous porte à supposer, à commencer par la noblesse de leur art même, sans parler de l'estime de Van Dyck, que comme le futur portraitiste d'une aristocratie suprême, les Duquesnoy faisaient exception dans ce monde d'ivrognes, de tape-dur et de bas mystificateurs. Van Dyck peignit même ses deux amis: il montre François Duquesnoy tenant à la main une tête de faune antique, tandis qu'à Jérôme il donne pour attribut un buste de bel enfant contemporain.

La même lacune qui se produit ici dans la biographie de Van Dyck existe à ce moment dans ce qui nous est parvenu sur la vie du plus jeune des Duquesnoy. Tandis que l'aîné demeure à Rome où il se lie avec Nicolas Poussin et Algardi, et partage même leur maison, nous perdons la trace du cadet jusqu'au moment où nous le trouvons en Espagne où il a été appelé par Philippe IV qui lui accorde sa faveur et le comble de commandes. Mais, de nouveau, nous ignorons les événements de sa vie durant cette période espagnole.

Notre sculpteur était revenu de Madrid vers 1641 et il logeait depuis neuf mois à Florence, chez un compatriote, l'orfèvre bruxellois André Ghysels, quand lui parvint en 1642, la nouvelle de la grave maladie de François, demeuré à Rome.

Jérôme se hâta de se rendre auprès de son aîné et les médecins ayant recommandé pour le malade un climat

plus tempéré que celui de Rome, les deux frères partent ensemble et remontent vers le Nord, mais arrivés à Livourne ils sont forcés de s'arrêter: le malade a une rechute, les fièvres le reprennent avec une nouvelle violence, le mal empire, et trois semaines après, Francesco il Fiammingo succombe entre les bras de son cadet et de leur ami André Ghyssels.

Il tardait à Jérôme de regagner sa patrie, surtout à présent qu'il avait perdu celui qui la lui représentait et la lui incarnait le mieux. Il s'empresse donc de réunir toutes les oeuvres et les objets de valeur du défunt et de partir pour les Pays Bas en traversant la France.

Il se fixe à Bruxelles, sa bonne ville natale, et après s'être débattu quelque temps contre d'autres héritiers de son frère dans des procès où il obtient gain de cause, — tous les cartons, dessins, moulages, pièces d'ivoire, de marbre et de bois poli, collections de François lui étant attribués comme „matériel de sa profession“ — il se remet résolument au travail et déploie non seulement une activité prodigieuse mais aussi un talent primesautier et incomparable.

En son frère, Jérôme Duquesnoy avait perdu son seul rival. Il était considéré désormais comme le plus habile statuaire des Pays Bas. Artiste complet, ressemblant sous ce rapport à ses maîtres, les Italiens de la belle époque, il était non seulement sculpteur mais encore statuaire, graveur de médailles, ciseleur, orfèvre et architecte; bref une sorte de Cellini flamand.

Accablé de commandes, il ne cessait de produire mais cela sans se relâcher, sans se contenter d'improvisations et d'ébauches. Ce n'est pas ici la place pour dresser un catalogue de ses oeuvres. Bornons nous à en citer quelques unes: les quatre grandes statues des S S apôtres Paul, Thomas, Barthelemy et Mathieu, dans la nef de la collégiale Sainte Gudule à Bruxelles; le christ au croix taillé dans un seul bloc d'ivoire, du Grand

Béguinage de Malines; les statues de saints commandées par l'Abbaye de Saint Michel d'Anvers, enfin ce fameux Ganymède et l'aigle de Jupiter offert par Jérôme à son confrère, le sculpteur Luc Faid'herbe de Malines et qui fut cause d'un accident bien singulier, surtout si l'on songe au sujet de ce groupe ainsi qu'à la mauvaise réputation de Duquesnoy et à sa fin tragique et infamante:

Luc Faid'herbe avait légué le Ganymède de Duquesnoy à son fils. Or la chute de ce groupe causa en 1704 la mort du jeune Faid'herbe. Des esprits superstitieux ou enclins à la merveilleosité trouveraient en ce fait assurément peu ordinaire, une sorte de correspondance à la Swedenborg. Ils attribueraient à ce Ganymède, chef d'oeuvre du génial uraniste, une vertu maléfique et expiatoire. L'infortuné Jérôme avait il prêté une âme ou tout au moins une mission, une destinée à son oeuvre? Eut-il par la suite à se plaindre de Faid'herbe? Celui-ci ne prit-il pas assez énergiquement sa défense lors du douloureux procès? Ou la statue du mignon de Jupiter, devenue une idole consciencieuse, vengeait-elle sur un fils de chrétien, sur le premier venu, le traitement abominable infligé à un païen égaré dans nos siècles d'intolérance, et coupable d'avoir imité le maître des dieux dans sa passion pour de plastiques éphèbes? . . .

Cependant Jérôme Duquesnoy, vers ces temps, à l'apogée du talent était aussi parvenu au faite des honneurs. L'archiduc Léopold Guillaume d'Autriche, alors gouverneur général des Pays Bas pour le roi d'Espagne Philippe IV l'avait nommé statuaire et sculpteur de la Cour.

Son style pur et correct, mais où l'élégance et la grâce ne contrariaient point le mouvement et le frisson naturel; même un rien d'aimable morbidesse et de vague sensualité qui se dégage de ses productions les plus vantées, avaient fait appeler Jérôme Duquesnoy l'Albane de la sculpture. C'est l'époque où il créait ses suaves et

mutins enfants à la chèvre et ses non moins gentils Enfants et le Jeune Faune.

Il allait s'élever encore en exécutant un chef d'oeuvre: le mausolée d'Antoine Triest, évêque de Gand, érigé en 1654, du vivant même de ce prélat, dans le choeur de la cathédrale Saint Bavon. La statue du vénérable chef diocésain, grandeur nature, à demi couchée sur un sarcophage de marbre noir, élève ses regards suprêmes vers le christ qui lui montre sa croix. En face du Rédempteur apparait la Vierge Marie. Six petits anges ou génies délicatement traités, tenant des flambeaux ou des clepsydres, soutiennent ou encadrent le monument.

« Jérôme Duquesnoy arriva à Gand le 6 juillet 1654 », dit M. Edmond de Busscher un des biographes les plus intéressants et les plus impartiaux du grand sculpteur bruxellois*) « il s'installa avec ses aides dans une chapelle de la cathédrale pour y dresser et achever les pièces de ce tombeau admirable qui aurait pu être pour le maître le premier fleuron d'une nouvelle couronne sculpturale s'il n'y avait trouvé une malheureuse fin. Dans les derniers jours du mois d'août une étrange rumeur circula dans la ville de Gand: le sculpteur Jérôme Duquesnoy était incarcéré au Châtelet accusé d'avoir mésusé de deux jeunes garçons dans la chapelle où il travaillait. »

Rien n'était plus vrai que cet emprisonnement et cette accusation, la plus sinistre qui fût en ces temps où des pénalités sanglantes et féroces consacraient la puissance d'un inique préjugé. Cette accusation était-elle justifiée et jusqu'à quel point? Y avait-il eu violence et abus d'autorité? S'agissait-il vraiment d'actes de sodomie, d'un attentat brutal sur des enfants? Les procès verbaux de cette lamentable cause, rédigés en flamand consignés aux archives communales de Gand et signées Hiéronimus

*) Voir le tome II des Bibliographies Nationales publiées par l'Académie de Belgique.

Quesnoy, gardent sur ces points délicats mais essentiels un silence réprobateur et scandalisé. Et cependant il nous importerait d'être fixés sur l'étendue du prétendu abus érotique pour lequel on étrangla un grand homme! Il paraît établi que l'accusé n'avait commis aucun acte sadique et contre la charité. Rien ne nous garantit, au surplus, qu'il ne fut pas la victime d'une lâche vengeance, d'un guet-apens, d'une machination des ennemis et des envieux qu'il s'était fait par son indépendance de caractère, sa vie à part et non conforme, et surtout son génie et sa gloire. Autant de points d'interrogation ou mieux autant de probabilités.

Dans ses deux premiers interrogatoires, les 31 août et premier septembre, il nia énergiquement les transgressions qu'on lui imputait, malgré les aveux de ses complices. Ceux-ci auraient été deux de ses jeunes élèves ou apprentis, non des enfants mais des adolescents. Duquesnoy prétendait ne les avoir reçus dans son atelier que pour faire une étude au crayon de leurs bras et de leur poitrine. Le pauvre diable n'osa même parler de leurs hanches et de leurs jambes! Et cependant celles-ci n'eussent-elles point sollicité au même titre que le reste, ses yeux et son admiration d'artiste pour ne point parler d'une autre ferveur? Un troublant mystère continue à planer sur ces deux jeunes creati. Qui sait si les figures juvéniles ornant le mausolée de l'évêque ne nous préservent pas les traits et le galbe des deux énigmatiques modèles?

Ne parvenant point à lui arracher d'autre confession, pour son troisième interrogatoire, le 3 septembre, les juges (il s'agit de juges civils, d'un tribunal ordinaire et non d'inquisiteurs) recoururent à la torture et, naturellement, les questionnaires firent consentir sa parole ou mieux ses cris de douleur, à tout ce dont ils avaient besoin pour l'envoyer à la mort.

Cependant, dès le 2 septembre, l'artiste avait adressé une requête au roi d'Espagne en son conseil privé des Pays Bas présidé par le gouverneur général. Dans cette requête Jérôme Duquesnoy, entretenant, à bon droit aurait-on peu croire, plus de confiance en la clairvoyance et en la sagesse d'un tribunal d'élite qu'en la compétence et l'équité d'un aréopage de bourgeois bornés et vulgaires, déclinait la juridiction échevinale de Gand sous les auspices de laquelle on l'avait appréhendé et poursuivi.

Mais ces bourgeois encrassés dont l'infortuné avait toutes les raisons de se défier, n'entendaient pas lâcher l'audacieux adorateur de la beauté masculine, et le 10 septembre, le Grand Bailli et les échevins de Gand, envoyèrent au Conseil privé, un avis défavorable aux prétentions de leur prisonnier, accompagné des pièces du dossier et de la demande de pouvoir prononcer la sentence.

D'autre part les parents, les amis et les admirateurs du statuaire ne l'abandonnaient point dans sa détresse et adressaient directement une supplique, en latin, à l'archiduc Léopold Guillaume, dans laquelle ils invoquaient le scandale qu'entraînerait la condamnation du malheureux artiste en ce sens que de cette manière seraient divulgués les faits honteux mis à sa charge; ils faisaient aussi entrer en considération l'honneur de la famille jusque là immaculé, ils déploraient la tache qui rejaillirait sur un nom illustré par d'autres encore que par ce grand coupable, mais ils insistaient principalement et avec plus de raison, sur la haute valeur artistique de Jérôme Duquesnoy et sur la perte que la sculpture éprouverait dans la personne de cet artiste de moeurs exceptionnelles mais de génie tout aussi rare, si on l'abandonnait à la merci des honnêtes mais fort communs magistrats gantois. En conséquence ils suppliaient le prince de faire extraire Jérôme de sa prison de Gand pour le faire conduire sous bonne escorte à Bruxelles et l'y faire comparaître devant le Conseil

Privé. Enfin ils conjuraient l'archiduc d'user en dernier ressort de son pouvoir absolu pour commuer le cas échéant la peine de mort en une détention à perpétuité. De cette façon concluaient les pétitionnaires tout en expiant sa faute le sculpteur pourrait continuer à produire des chefs d'oeuvre.

Contre l'attente de Jérôme et de ses amis les grands seigneurs du Conseil Privé se montrèrent aussi prudes et aussi implacables que les marchands ignares et rassis du banc échevinal gantois. Ils n'attendirent même pas pour se prononcer que le prévenu eût été amené devant eux, mais, ayant pris connaissance du dossier envoyé de Gand, ils s'empressèrent de rejeter les considérations des signataires de la requête à l'archiduc, et dans une „consulte“ à celui-ci ils approuvèrent les conclusions des premiers juges en demandant qu'il lui plût de laisser la justice suivre son cours.

Le Conseil privé déclarait opiner contre le recours du requérant et de ses amis parce que «quand même l'artiste aurait le droit de décliner la judicature du magistrat de Gand, il y aurait matière suffisante en terme de justice de l'en déclarer déchu et indigne.»

«Ensuite, était-il dit plus loin, comme il convient de nécessité d'en faire un chastoy exemplaire afin de couper s'il se pouvait par sa racine ce mal qui se vat glissant et serpente permy le monde, il nous a semblé que Votre. Altesse pourrait estre servie de refuser la grâce requise et, pour le surplus, en laisser convenir le Magistrat de Gand, là où le crime et l'esclandre ont été commis et le procès instruit.»

Cet avis impitoyable fut apostillé par le prince et approuvé en ces termes péremptoires: me conformo in tutto.

Hélas, Jérôme Duquesnoy n'était plus sous le ciel clément et radieux, conseiller de tolérance, secourable à toute passion, de la généreuse Italie!

Puis les temps étaient loin déjà de ces princes et de ces papes, philosophes et artistes, mécènes absolus, hétérodoxes ou mieux largement évangéliques absolvateurs et même complices des amants éperdus de toute Beauté!

Passé et fini le siècle des Léon X et des Jules II! L'Europe était redevenue orthodoxe et austère et surtout cette Flandre à la fois espagnolisée et protestantisée, sous le gouvernement d'un prince cagot et borné dont les grandes admirations artistiques allaient aux magots d'un Teniers le Jeune!

Pourtant il convient de dire à la gloire des vrais chrétiens de ce temps et à la honte des magistrats communaux prétendus garants de la liberté, que le vénérable évêque Triest s'était mis du côté de son artiste et avait signé en tête de la supplique adressée au gouverneur!

On a vu que rien n'y fit. La masse, le préjugé, le vœu du plus grand nombre, l'emportèrent.

A la suite de l'approbation souveraine, en sa séance du 22 septembre le Conseil privé formula en décret cette résolution définitive avec confiscation de biens au profit du Roi.

Pour commencer on inventoria tout ce que possédait Duquesnoy en sa somptueuse demeure de la Place des Wallons à Bruxelles. Un orfèvre bruxellois se rendit même le 26 septembre, au Châtelet de Gand, avec une délégation du maréchal de la cour pour réclamer au prisonnier le moule d'une image de Notre Dame qu'il avait à couler en argent pour son Altesse Sérénissime.

Enfin le 28 septembre 1654 la sentence de mort fut prononcée en assemblée spéciale dans la salle de justice de Gand. Elle condamnait Jérôme Duquesnoy, convaincu de sodomie, à être attaché à un poteau, étranglé et son corps réduit en cendres sur le marché aux Grains de ladite ville.

L'exécution eut lieu le même jour avec l'appareil

usité. Le bailli de Gand, deux échevins délégués et l'ammann à cheval y présidaient accompagnés du conseiller criminel, du clerc de sang, des gens de justice et des secrétaires communaux. L'officier des hautes oeuvres Gérard Van Wassenburgh fonctionnait avec ses aides sous la protection des hallebardiers du bailli.

L'historien gantois Dierickx prétend que la grâce de Jérôme Duquesnoy arriva le lendemain de son supplice, de sorte qu'on ne procéda point à la confiscation de ses biens. Mais Dierickx fait erreur. Des documents prouvent que les héritiers plaidèrent bien longtemps après pour rentrer en la possession desdits biens et toucher les arriérés dus à leur malheureux parent pour le mausolée de l'évêque Triest.

Un portrait de Jérôme Duquesnoy d'après Van Dyck, gravé à la manière noire en 1779, par Richard Brookshaw, artiste anglais, porte celle inscription:

Hic ille est quondam fratri vit dispar in arte, Felix! In felix altamen igne perit.

Non perisse, abissé scias; sua foma celebris arte, manet: redit; nam redivimus adest!

En effet la gloire de l'artiste supplicié et flétri rayonne de plus en plus pure en dépit des réticences, des bégueuleries et des conspirations pharisiennes.

Les temps sont proches où loin de considérer comme oeuvre infâme et une cause d'anathème les actes pour lesquels il fut mené au supplice, nous serons tentés d'y voir une preuve de cet esthétisme absolu qui, sous un Magistrat de bourgeois profanes comme celui des Pays Bas du XVII^e siècle, aurait valu le bûcher aux plus nobles artistes de la Renaissance à commencer par le Sodoma, le Vinci et Michel-Ange.



«Jahrbuch fur sexuelle Zwischenstufen», 1900

Un illustre uranista del XVII secolo: Jérôme Duquesnoy

Scultore Fiammingo

di George Eekhoud

Jérôme Duquesnoy, nato a Bruxelles nel 1602 e morto a Gand il 28 settembre 1654 in circostanze particolarmente atroci, fu uno dei più grandi scultori del XVII secolo; pari, se non superiore, a suo fratello François Duquesnoy, che i critici rozzi e dallo spirito grettamente puritano, da cui è ancora afflitta la nostra epoca, fingono di preferire, perché lui, Jérôme, si rese colpevole di quel cosiddetto crimine che provocò la distruzione di Sodoma e Gomorra.

Come François, il primogenito, Jérôme fu allievo del padre, Jérôme Duquesnoy il Vecchio.

Appena diciannovenne (1621) raggiunse suo fratello François a Roma, dove studiava con entusiasmo e fervore i grandi maestri del Rinascimento, e apprendeva quell'eleganza e quell'armonia di forme che dovevano completare le sue doti di solido e cordiale Brabantino. Fino a quel momento il fratello cadetto era stato solo un semplice apprendista nell'atelier paterno, ma, dotato di un animo intrepido e di un temperamento avventuroso, partì pieno di ardore con la volontà di perfezionarsi nella professione da lui prescelta, e nella quale uno dei suoi familiari aveva eccelso e un altro prometteva, a sua volta, di diventare illustre. Guidato dai consigli del fratello, iniziò col fare delle copie dei capolavori dell'Antichità e del Rinascimento. Ma ben presto anche lui si trovò costretto a cimentarsi nella creazione, e nell'incisione del legno, dell'avorio e del marmo, nel modellato dei corpi, nel gioco dei muscoli e delle giunture, nell'armonia dei movimenti, nell'espressione della bellezza femminile, ma, soprattutto nella beatitudine ingenua e nella paffuta goffaggine delle figure di bambini, avrebbe uguagliato se non superato suo fratello François, l'autore del delizioso Manneken Pis di Bruxelles, tanto è vero che i loro Gesù bambini, i loro piccoli san Giovanni Battista, i loro angeli e cupidi sono stati spesso confusi.

Tanto i due si somigliavano nelle attitudini e nei gusti artistici, persino nella concezione e nella fattura delle loro opere, altrettanto differivano, sembra, nell'umore e nel carattere. Frequenti erano i litigi fra di loro. Secondo certi biografi, un po' sospetti di parzialità per i motivi a cui ho accennato all'inizio, Jérôme avrebbe avuto un carattere ombroso, collerico, invidioso e avido. La leggenda vuole che suo fratello finì per cacciarlo, indignato di fronte ai suoi pessimi costumi, e che più tardi, per vendicarsi ed anche per rubargli i suoi beni, il più giovane avrebbe avvelenato il fratello maggiore. Non esiste però nessuna prova di questo odio e di questo delitto.

Comunque sia, i due Duquesnoy si separarono poco tempo dopo il soggiorno a Roma del celebre pittore di Anversa Antonio Van Dyck. Il discepolo favorito di Rubens aveva stretta amicizia sia con Jérôme che con François. La loro continua ricerca della grazia e dell'autenticità gli erano congeniali ed era dunque portato ad apprezzare il talento di entrambi. Le caratteristiche della loro amicizia ci avrebbero di certo interessato, ma sfortunatamente si ignora quasi tutto del soggiorno di Van Dyck a Roma. Si sostiene che si affrettò a lasciare la città eterna, scioccato dalla trivialità e dalla dissolutezza della colonia artistica fiamminga. Tutto ci porta a supporre, data la nobiltà della loro stessa arte, per non parlare poi della stima di Van Dyck, che i Duquesnoy fossero un'eccezione in questo mondo di ubriaconi, di rissosi e di vili mistificatori, al pari del futuro ritrattista di suprema raffinatezza. Van Dyck dipinse addirittura i suoi due amici, raffigurando François Duquesnoy con in mano la testa di un antico fauno, mentre a Jérôme dette come attributo il busto di un bel bambino della sua epoca.

A questo punto la stessa lacuna che si presenta nella biografia di Van Dyck esiste anche per quel che riguarda la vita del più giovane dei Duquesnoy. Mentre il maggiore si trattiene a Roma dove si lega a Nicolas Poussin e ad Algardi, condividendone pure l'abitazione, del più giovane si perdono le tracce fino al momento in cui lo troviamo in Spagna, dove è stato chiamato da Filippo IV che gli

accorda il suo favore e lo riempie di committenze. Ma, ancora una volta, non conosciamo gli avvenimenti della sua vita durante questo periodo spagnolo.

Il nostro scultore era tornato da Madrid verso il 1641 ed alloggiava a Firenze presso un compatriota, l'orefice di Bruxelles André Ghysels, quando, nel 1642, gli giunse la notizia della grave malattia di François, che risiedeva a Roma.

Jérôme si affretta a recarsi dal fratello maggiore e, avendogli i medici raccomandato un clima migliore e più temperato di quello di Roma, i due fratelli partono insieme per risalire verso il Nord. Arrivati a Livorno sono però costretti a fermarsi: il malato ha una ricaduta, le febbri riprendono con nuova violenza, il male peggiora, e dopo tre settimane, “Francesco il Fiammingo” soccombe fra le braccia del fratello minore e del loro amico André Ghysels.

Jérôme non vedeva l'ora di far ritorno nella sua patria, soprattutto ora che aveva perduto colui che gliela rappresentava e gliela incarnava nel miglior modo. Si affretta dunque a riunire tutte le opere e gli oggetti di valore del defunto ed a partire per i Paesi Bassi, attraverso la Francia.

Si stabilisce a Bruxelles, la sua cara città natale, e dopo essersi dibattuto per qualche tempo in processi contro altri eredi di suo fratello, che riesce infine a vincere – gli vengono infatti attribuiti come “materiale della sua professione” le collezioni di François, ovvero tutti i cartoni, i disegni, i calchi, i pezzi di avorio, di marmo e di legno levigato - si rimette risolutamente al lavoro, facendo mostra di un'attività prodigiosa nonché di un talento spontaneo e incomparabile.

In suo fratello, Jérôme Duquesnoy aveva perduto il suo unico rivale. Egli era ormai considerato come il più abile statuario dei Paesi Bassi. Artista completo, simile sotto questo punto di vista ai suoi maestri, gli Italiani della bella epoca, non era solo scultore ma anche statuario, incisore di medaglie, cesellatore, orefice ed architetto; insomma, una sorta di Cellini fiammingo.

Sovraccarico di committenze, non smetteva mai di produrre, senza però diminuire l'impegno, senza accontentarsi di improvvisazioni e di abbozzi. Non è questa la sede per redigere un catalogo delle sue opere. Limitiamoci a citarne qualcuna: le quattro grandi statue dei SS Apostoli Paolo, Tommaso, Bartolomeo e Matteo, nella navata della collegiata di Santa Gudula a Bruxelles; il Cristo in Croce del Grande Beghinaggio di Malines, ricavato da un solo blocco d'avorio; le statue dei santi commissionate dall'Abbazia di San Michele ad Anversa; infine quel famoso “Ganimede e l'aquila di Giove” offerto da Jérôme al suo collega, lo scultore Luc Faid'herbe di Malines, e che fu la causa di un incidente molto singolare, soprattutto tenendo presente il soggetto di questo gruppo nonché la cattiva reputazione di Duquesnoy e la sua fine tragica ed infamante:

Luc Faid'herbe aveva lasciato il Ganimede di Duquesnoy a suo figlio. Nel 1704, la caduta di questo gruppo scultoreo causò la morte del giovane Faid'herbe. Degli animi superstiziosi o inclini al prodigioso, troveranno in questo fatto, sicuramente poco ordinario, una sorta di corrispondenza alla Swedenborg. Essi attribuiranno a questo Ganimede, capolavoro del geniale uranista, una virtù malefica ed espiatoria. Lo sfortunato Jérôme aveva attribuito un'anima o almeno una missione, un destino alla sua opera? Ebbe in seguito a lamentarsi di Faid'herbe? Costui non prese abbastanza energicamente la sua difesa durante il doloroso processo? O la statua del favorito di Giove, divenuta un idolo consapevole, si vendicava sul figlio di un cristiano, sul primo venuto, del trattamento abominevole inflitto ad un pagano, smarrito nei nostri secoli intolleranti, e colpevole d'aver imitato il signore degli dei nella sua passione per dei plastici efebi?

Tuttavia Jérôme Duquesnoy, in questo periodo, all'apogeo del talento, era anche arrivato al colmo degli onori. L'Arciduca Leopoldo Guglielmo d'Austria, allora governatore generale dei Paesi Bassi in nome del Re di Spagna Filippo IV, l'aveva nominato statuario e scultore di Corte.

Grazie al suo stile puro e scrupoloso, in cui l'eleganza e la grazia non erano affatto d'ostacolo al movimento e al fremito naturale, nonché a quel tocco di amabile morbidezza e di vaga sensualità che si sprigiona dalle sue produzioni più lodate, Jérôme Duquesnoy veniva chiamato l'Albani della scultura. E' l'epoca in cui creava i suoi fanciulli soavi e sbarazzini con le caprette ed i suoi non meno gentili Bambini e il Giovane Fauno.

Egli era sul punto di elevarsi ancora eseguendo un capolavoro: il Mausoleo di Antoine Triest, vescovo di Gand, eretto nel 1654, quando il prelado era ancora in vita, nel coro della cattedrale di

Saint Bavon. La statua del venerabile capo diocesano, a grandezza naturale, mezza sdraiata sopra un sarcofago di marmo nero, eleva il suo ultimo sguardo verso il Cristo che gli mostra la croce. Di fronte al Redentore appare la Vergine Maria. Sei piccoli angeli o geni delicatamente lavorati, con in mano delle fiaccole o delle clessidre, sostengono o incorniciano il monumento.

“Jérôme Duquesnoy giunse a Gand il 6 luglio 1654”, dice Edmond de Busscher (uno dei biografi più interessanti e più imparziali del grande scultore di Bruxelles¹) “si installò con i suoi assistenti in una cappella della cattedrale per prepararvi e completare le parti di questa tomba ammirevole che avrebbe potuto essere per il maestro, la prima gemma di una nuova corona scultorea, se non fosse andato incontro a una fine sventurata. Negli ultimi giorni del mese di agosto, delle strane voci circolarono per le vie di Gand: lo scultore Jérôme Duquesnoy era incarcerato nello *Châtelet*, accusato di aver abusato di due giovani ragazzi nella cappella dove lavorava.”

Nulla era più vero di questa detenzione e di questa accusa, la più sinistra che potesse esserci in tempi in cui la potenza di un iniquo pregiudizio era consacrata da pene sanguinose e feroci. Ma fino a che punto questa accusa era giustificata? C'era stata violenza e abuso di autorità? Si trattava davvero di atti di sodomia, di un brutale oltraggio compiuto su dei ragazzi? I processi verbali di questa penosa causa, redatti in fiammingo, consegnati agli archivi comunali di Gand e firmati Hieronimus Quesnoy, mantengono un silenzio pieno di rimproveri e scandalizzato su questi punti delicati ma essenziali. Eppure sarebbe importante essere edotti sull'entità di un preteso abuso erotico per il quale si strangolava un grande uomo! Pare stabilito che l'accusato non avesse commesso alcun atto sadico e contrario alla carità. Nulla ci garantisce, del resto, che non fosse la vittima di una vile vendetta, di un tranello, di una macchinazione da parte dei nemici e degli invidiosi che si era fatto per la sua indipendenza di carattere, la sua vita ritirata e anticonformista, e soprattutto per il suo genio e la sua fama. Tanti punti interrogativi, o, meglio, tante probabilità.

Nei suoi due primi interrogatori, il 31 agosto ed il primo settembre, negò energicamente le trasgressioni che gli venivano imputate, nonostante le confessioni dei suoi complici. Questi sarebbero stati due dei suoi giovani allievi o apprendisti, non dei bambini, bensì degli adolescenti. Duquesnoy sosteneva di averli ricevuti nel suo atelier solo per fare uno studio a matita delle loro braccia e dei loro petti. Il povero diavolo non osò neppure parlare dei loro fianchi e delle loro gambe! E tuttavia queste non avrebbero totalmente sollecitato, al pari del resto, i suoi occhi e la sua ammirazione di artista, per non parlare di un'altra passione? Un inquietante mistero continua ad aleggiare su questi due giovani creati. Chissà se le figure giovanili che ornano il mausoleo del vescovo non ci preservano i tratti e i contorni armoniosi dei due enigmatici modelli?

Non giungendo a strapparli un'altra confessione, per il suo terzo interrogatorio, il 3 settembre, i giudici (si tratta di giudici civili, di un tribunale ordinario e non di inquisitori) ricorsero alla tortura. Naturalmente le loro domande fecero concordare le sue parole, o meglio, le sue grida di dolore, con ciò di cui avevano bisogno per mandarlo a morte.

Tuttavia, dal 2 settembre, l'artista aveva indirizzato un'istanza al re di Spagna tramite il suo consiglio privato dei Paesi Bassi presieduto dal governatore generale. In questa istanza Jérôme Duquesnoy, nutrendo, a buon diritto crediamo, più fiducia nella chiarezza e nella saggezza di un tribunale elitario, che nella competenza e l'equità di un areopago di borghesi ottusi e volgari, contestava la giurisdizione dello scabinato di Gand sotto i cui auspici era stato arrestato e processato.

Ma questi borghesi corrotti dei quali lo sventurato aveva tutte le ragioni di diffidare, non intendevano lasciarsi sfuggire l'audace adoratore della bellezza maschile, e il 10 settembre, il Grande Balivo e gli scabini di Gand, inviarono al Consiglio privato un parere sfavorevole alle pretese del loro prigioniero, accompagnato dalle prove del dossier e dalla richiesta di poter pronunciare la sentenza.

Nel frattempo i parenti, gli amici e gli ammiratori dello statuario non l'abbandonarono affatto nel suo sconforto e rivolsero direttamente una supplica in latino all'arciduca Leopoldo Guglielmo, nella

¹ Vedere il tomo secondo delle *Bibliographies Nationales* pubblicate dall'*Académie de Belgique*.

quale invocavano lo scandalo che avrebbe provocato la condanna dello sfortunato artista, venendo in questo modo ad essere divulgati i fatti vergognosi messi a suo carico Essi facevano anche prendere in considerazione l'onore della famiglia fino ad allora immacolato, deploravano la macchia che sarebbe ricaduta su un cognome reso illustre da altri ancorché da questo grande colpevole, ma insistevano principalmente, e con maggior ragione, sull'alto valore artistico di Jérôme Duquesnoy e sulla perdita che la scultura avrebbe provato nella persona di questo artista dai costumi insoliti, ma dal genio del tutto raro, se si fosse abbandonato alla mercè degli onesti ma molto ordinari magistrati di Gand. Di conseguenza supplicavano il principe di fare uscire Jérôme dalla sua prigione di Gand per farlo condurre sotto buona scorta a Bruxelles e farlo comparire davanti al Consiglio Privato. Infine scongiuravano l'Arciduca di fare uso, come ultima risorsa, del suo potere assoluto per commutare, all'occorrenza, la pena di morte in una detenzione a vita. In questo modo, concludevano i presentatori della petizione, pur espiando la sua pena, lo scultore avrebbe potuto continuare a produrre dei capolavori. Contro l'aspettativa di Jérôme e dei suoi amici, i grandi signori del Consiglio Privato si mostrarono puritani e implacabili quanto i mercanti ignoranti e ammuffiti dello scabinato di Gand. Questi, per pronunciarsi, non attesero nemmeno che l'imputato fosse portato davanti a loro, ma, essendo venuti a conoscenza del dossier inviato da Gand, si affrettarono a rigettare le considerazioni dei firmatari dell'istanza all'arciduca, e in una delibera a lui inviata, approvarono le conclusioni dei primi giudici, domandando che si compiacesse di lasciare che la giustizia seguisse il suo corso.

Il Consiglio Privato dichiarava di opporsi al ricorso del richiedente e dei suoi amici perché “quand'anche l'artista avesse il diritto di contestare la giudicatura del magistrato di Gand, vi era materia sufficiente in termini di giustizia per dichiararlo decaduto ed indegno.”

“Inoltre - era detto più avanti – siccome è necessario farne una punizione esemplare al fine di spezzare alla radice, se possibile, questo male che va insinuandosi e serpeggia nel mondo, ci è sembrato che Vostra Altezza potesse essere aiutato a rifiutare la grazia richiesta e, per il resto, lasciare decidere il Magistrato di Gand, dove il crimine e lo scandalo sono stati commessi ed il processo istruito.

Questo parere impietoso fu postillato dal principe e approvato in questi termini perentori: “me conformo in tutto”.

Ahimè, Jérôme Duquesnoy non era più sotto il sole clemente e radioso della generosa Italia, consigliera di tolleranza, caritatevole verso ogni passione!

Del resto erano ormai lontani i tempi di quei principi e di quei papi, filosofi ed artisti, mecenati assoluti, eterodossi o meglio evangelici in senso lato, assolutori ed anche complici degli amanti perduti di ogni Bellezza!

Passato e finito il secolo dei Leone X e dei Giulio II! L'Europa era ritornata ortodossa ed austera e ancor più queste Fiandre divenute allo stesso tempo spagnole e protestanti, sotto il governo di un principe bigotto ed ottuso le cui grandi ammirazioni artistiche andavano alle figurine di un Teniers il Giovane!

Tuttavia è opportuno dire, per la gloria dei veri cristiani di quel tempo e per la vergogna dei magistrati comunali, sedicenti garanti della libertà, che il venerabile vescovo Triest aveva difeso il suo artista ed aveva posto la sua firma all'inizio della petizione rivolta al governatore!

Si è visto che non successe niente. Vinsero il volgo, il pregiudizio, il desiderio della maggioranza.

A seguito dell'approvazione del Sovrano, nella sua seduta del 22 settembre, il Consiglio privato formulò in un decreto questa decisione definitiva con la confisca dei beni a profitto del Re.

Per cominciare, fu fatto l'inventario di tutto ciò che Duquesnoy possedeva nella sua sontuosa dimora situata in “Place de Wallons”, a Bruxelles. Un orefice di Bruxelles si recò perfino, il 26 settembre, allo *Châtelet* di Gand, con una delegazione del maresciallo della corte, per reclamare al prigioniero lo stampo di una immagine della Madonna che egli doveva fondere in argento per sua Altezza Serenissima.

Infine il 28 settembre 1654 fu pronunciata la sentenza di morte in un'assemblea speciale, nella sala di giustizia di Gand. Essa condannava Jérôme Duquesnoy, accusato di sodomia, ad essere legato ad un palo, strangolato ed il suo corpo ridotto in cenere sul mercato del Grano della suddetta città.

L'esecuzione ebbe luogo lo stesso giorno con il cerimoniale in uso. Vi sovrintendevano il Balivo di Gand, due scabini delegati ed il sindaco a cavallo, accompagnati dal consigliere penale, dai chierici di sangue, dai magistrati e dai segretari comunali. Il boia Gerard Van Wassenburgh operava con i suoi aiutanti sotto la protezione degli alabardieri del Balivo.

Lo storico di Gand Dierickx afferma che la grazia di Jérôme Duquesnoy arrivò l'indomani del suo supplizio, di modo che non si procedette alla confisca dei suoi beni. Ma Dierickx commette un errore. Dei documenti provano che gli eredi perorarono molto a lungo, in seguito, per rientrare in possesso dei beni suddetti e riscuotere gli arretrati dovuti al loro sventurato parente per il mausoleo del vescovo Triest.

Un ritratto di Jérôme Duquesnoy preso da Van Dyck, inciso su placca scura nel 1779 da Richard Brookshaw, artista inglese, porta questa iscrizione:

Hic ille est quondam fratri vit dispar in arte, Felix!. In felix altamen igne perit.

Non perisse, abissé scias; sua foma celebris arte, manet; redit ; nam redivimus adest!

In effetti la gloria dell'artista torturato e disonorato risplende sempre più pura a dispetto delle reticenze, dei puritanesimi e delle cospirazioni farisaiche.

Si avvicinano i tempi in cui, lungi dal considerare opera infame e causa di anatema gli atti per i quali fu portato al supplizio, saremo tentati di vedervi una prova di questo estetismo assoluto che, sotto una Magistratura di borghesi profani, come quello dei Paesi Bassi del XVII secolo, sarebbe valso il rogo per i più nobili artisti del Rinascimento a cominciare dal Sodoma, il da Vinci e Michelangelo.